LE DERNIER JOUR DE MA VIE D'AVANT

Nous sommes assis, Samuel et moi, sur un rocher au bord de la rivière. Tout est si calme qu'on s'entend respirer. L'eau fait un bruit léger et nous regardons les mouvements du courant. Nous n'avons pas besoin de parler. Samuel tourne la tête pour contempler notre œuvre. Je crois que je sais exactement ce qu'il pense. Et ce qu'il pense me rend heureux. C'est ça d'avoir un meilleur ami.

Depuis le matin, nous construisons la ville des Petits Bonshommes. Je ne me rappelle même plus qui de nous deux les a inventés. Et cela n'a aucune importance car, à cet instant, les Petits Bonshommes existent pour de vrai.

Quand on sera partis, ils viendront s'installer dans les maisons en feuilles et en pierre qu'on a

construites le long de la rive. On a même posé des toboggans pour qu'ils puissent aller se baigner en sortant de chez eux. Comme Samuel, je pense que c'est la plus belle ville du monde. On a aussi empilé des galets qu'on a fait tenir avec de la boue et de la mousse. Ça forme un barrage et un lac au pied de la ville. L'eau s'écoule lentement sur le côté en agitant des brins d'herbe. Il y a plein de bêtes qui vivent dans ce lac : des têtards mous, des petits poissons vifs et brillants, des araignées si légères qu'elles marchent à la surface, des escargots de rivière qui bougent au ralenti. Et puis, au-dessus, les oiseaux chantent tout le temps, comme s'ils avaient trouvé le paradis.

On a été voir plus loin et on a découvert un gros rocher plein de trous. Ce sont les cavernes qui servent de maisons aux Petits Bonshommes. Mais quand ils découvriront la ville qui les attend, ils déménageront en vitesse. Si j'étais eux, je ne prendrais pas le risque de voir mon logement squatté par des scarabées ou des fourmis géantes. On a posé un pont en écorce puis on a ratissé une route dans le sable fin qui s'étire en forme de plage près de l'eau. Maintenant, le chemin est tout tracé et ça ne devrait pas être trop dur de rejoindre leurs nouvelles mai-

sons, même avec des valises. S'ils n'avaient pas peur de nous, on pourrait porter leurs affaires, ce serait vite fait. Je suis sûr qu'elles tiendraient toutes entre les mains de Samuel et les miennes. Mais je sais bien que les Petits Bonshommes sont timides.

De temps à autre, pendant qu'on inventait le futur des Petits Bonshommes, j'entendais Laurent et Julie, les parents de Samuel, rigoler au soleil. Je leur jetais un coup d'œil pour voir ce qui les faisait rire, mais j'avais peur de les découvrir en train de s'embrasser ou de chahuter. Je n'aime pas surprendre les adultes quand ils font ça. Ça leur donne l'air niais. En fait, ils ne s'embrassaient pas. Laurent racontait des choses que je n'entendais pas et le rire de Julie fusait dans tous les sens. En plus, ses cheveux brillaient et sa robe avait l'air de clignoter. Heureusement qu'on avait toute la rivière à organiser, sinon je serais resté assis sans bouger, sans penser, juste à regarder Julie et les étincelles qui lui sortaient de partout.

Les parents de Samuel ne nous ont pas embêtés. C'était le genre de journée où on aurait pu leur demander n'importe quoi, il nous auraient répondu oui. Mais je n'avais pas d'idée et Samuel n'a pas ce

genre de pensée. On était juste bien. Quand on a trempé nos pantalons et collé nos chaussures dans la gadoue, Julie nous a simplement dit qu'on pouvait les enlever et elle les a mis au soleil en souriant. Je ne sais pas pourquoi ça l'a fait sourire. C'était peut-être la journée qui lui faisait ça, à cause du soleil et du vent léger, à cause de l'odeur de l'herbe et de l'eau. Il doit y avoir des lieux qui vous rendent gais, d'autres qui vous rendent tristes.

Quand Laurent, Julie et Samuel m'ont déposé à la maison, je me suis dit que notre cuisine faisait sans aucun doute partie de la catégorie lieu-qui-rend-triste. Maman avait les cheveux qui pendaient de chaque côté de son visage comme de longues oreilles de cocker, le chien le plus déprimé du monde. Je me suis dit : « Tiens, elle n'a pas le poil brillant, ma Toutounette », et je lui aurais bien fait une caresse sur la tête quand je me suis souvenu que c'était ma mère et pas un chien triste. Elle s'est penchée vers moi pour m'embrasser avec un sourire qui disait : « Même si j'ai envie de me jeter par la fenêtre, je suis capable de faire des efforts et de relever les coins de ma bouche, car je n'ai pas oublié que c'est de cette façon qu'on sourit. » Mais elle se trompe. Moi j'ai appris qu'un sourire, ça se fait aussi

avec les yeux et, depuis aujourd'hui, avec les cheveux. Il suffit de regarder Julie.

Le soir, j'ai mis la table, mais Maman n'avait sorti que deux assiettes.

– Papa ne dîne pas là ?

– Non.

– Il est où ?

Elle n'a pas répondu tout de suite.

– Assieds-toi, s'il te plaît.

J'ai commencé à avoir peur avec cette phrase qui était pourtant toute simple. Maman s'est assise à côté de moi. Son visage était pâle.

– On va se séparer avec ton père.

Je n'ai pas tout de suite compris de quoi elle voulait parler. Elle a continué avec une voix affreusement douce.

– Ça ne marche plus entre nous.

J'ai baissé les yeux, je ne pouvais plus la regarder.

– D'ici quelques jours, il va s'en aller.

Sur le sol, j'ai commencé à voir des taches noires qui bougeaient. Je me suis demandé si c'étaient des fourmis. Et puis j'ai compris que c'étaient les Petits Bonshommes qui m'avaient suivi depuis la rivière. Ils couraient dans tous les sens comme s'ils étaient effrayés par ce qu'ils venaient d'entendre.